

LA FÊTE DES EAUX A PHNOM-PENH

PAR M. ADHÉMAR LECLÈRE,

Administrateur des Services civils, Résident au Cambodge.

Les treizième, quatorzième et quinzième jours de la lune croissante du mois d'Àsöc, qui correspondent aux 25, 26 et 27 octobre 1901, fut célébrée à Phnom-Penh la fête que les Européens désignent sous le nom de « fête des eaux » et que les Cambodgiens nomment *thvø bøn pranãñ tuk ño*, « fête de la joute des pirogues [à poupe et à proue] redressées en pointe », ou *thvø bøn loi pratip*, « fête des feux flottants ». Cette fête dure trois jours. Le dernier, qui correspond chaque année au jour de la pleine lune d'Àsöc (pâli *Assayuja*), ferme la saison du *vossa* (pâli *vassa*), des pluies, ou de la retraite des religieux, et ouvre la période de trente jours pendant laquelle a successivement lieu, dans tous les monastères, la fête de la distribution des vêtements à ces mêmes religieux (*thvø bøn kathèn*, pâli *kathina*).

Un autre *thvø bøn loi pratip*, qui eut lieu les 13^e, 14^e, 15^e jours de la lune croissante de *Kadëk* (pâli *Kattika*), en 1901 les 23, 24 et 25 novembre (1) a clos cette période de trente jours ; elle ne fut que la répétition de la fête d'octobre.

*
* *

Il est impossible de savoir aujourd'hui des Cambodgiens à quelle époque il faut faire remonter l'origine de la « fête des eaux », et si cette cérémonie est du rituel buddhique ou si elle est un vestige de la vieille croyance brahmanique (2). Néanmoins, une tradition qui ne comporte aucune date et qui nomme un roi légendaire d'on ne sait quel pays, mais qu'on attribue quelquefois au Cambodge, dit qu'elle fut décidée par un rāja nommé *Praḥ bāt saṃdaç Mahā*

(1) En 1903, les 3, 4 et 5 novembre. Il n'y a plus eu de fête des eaux en Àsöc.

(2) Un manuel d'éducation siamoise par demandes et réponses, le *K'ichanük'it*, enseigne que toutes les fêtes qui sont célébrées dans le cours de l'année « proviennent des brahmanes, parce que, dans le temps passé, la plupart des brahmanes étaient professeurs en notre pays. Si nous suivons ainsi leurs coutumes, c'est qu'on assure que les cérémonies doivent être faites afin d'attirer le bonheur et la prospérité sur le pays et afin de récolter les fruits de l'œuvre ».

Prakam ou Práh Khvam, entouré de purohitas, d'ācāryas, de pandits et de tous les membres de la famille royale, sur la proposition d'un tuteur du royaume ou premier ministre, très savant et très illustre, dont le nom était Thmēñ Čei.

Thmēñ Čei est le héros d'une légende bien connue au Cambodge. Il est célèbre pour son esprit, pour les farces qu'il lui suggérait, et aussi pour les services qu'il rendit à son roi tout en se moquant de lui. Mais rien n'autorise à croire que ce personnage ait vécu et que son maître, le rāja non nommé dans la légende écrite, mais que la tradition que je viens de rapporter désigne sous les titres de Práh bāt samdač Mahā Prakam, ait régné. Ils sont probablement l'un et l'autre des créations littéraires d'origine hindoue, adaptées au goût des Khmèrs par un traducteur très ancien.

Quoi qu'il en soit de ce prince et de son ministre, si on observe bien tous les détails de la fête des eaux, — ainsi que la nomment les Européens du Cambodge et du Siam, à notre époque et au cours des trois derniers siècles, — on remarque qu'elle comporte quatre parties bien distinctes.

La première est le *thvō bōn pranāñ tuk ño*, la « fête des courses de pirogues à hautes poupe et proue ».

La seconde est le *kāñ práh prāt* ou « coupe de la lanière sainte », qui s'achève par une course d'ensemble à laquelle toutes les pirogues prennent part.

La troisième partie est la purification royale.

La quatrième est le *thvō bōn loi pratip* ou fête des feux flottants, que les Siamois nomment *sāt loi kǎthōng*.

Je vais décrire ces fêtes et essayer d'en découvrir l'origine et la signification.

I

A Phnom-Penh, deux belles et grandes pirogues royales, couvertes d'un roof de bois, sont amarrées côte à côte, un peu au-dessous de la maison de bains du roi et de ses femmes, qui est établie sur un radeau de bambous, à quelques encâblures de la belle pirogue dorée sur laquelle voyageait Norodom, quand il lui plaisait, jadis, de se faire remorquer jusqu'à Oudong.

A deux cents mètres de là, au milieu du fleuve, le yacht royal le *Lutin* ⁽¹⁾ et deux petites chaloupes sont pavisées aux couleurs françaises et cambodgiennes.

Entre les deux pirogues accouplées, — préparées pour recevoir le roi, sa suite et ses invités, — et la flottille, on voit deux petites pirogues légères, immobiles sur leurs ancres, et bien en face l'une de l'autre. Elles portent chacune un étendard rouge de forme triangulaire et sont montées l'une et l'autre par un homme vêtu et coiffé de rouge. Ces hommes sont assis devant un gong et armés d'un

(1) Le même qui a été détruit par le feu sur la côte d'Annam, le 23 mars 1903.

solide bâton pour le frapper. Ce sont les pointeurs du succès, ceux qui, en battant la peau de buffle, indiqueront à mesure qu'elles passeront entre eux, les pirogues triomphatrices.

Les eaux du Tonlé-Sap se sont renversées depuis quelques jours ; elles coulent maintenant vers la mer ; le Grand-Lac qui, pendant six mois, a reçu les flots du Mékhong, les lui rend et reçoit celles des plaines qu'il avait inondées. Maintenant que la fonte des neiges a cessé sur l'Himalaya et que les pluies qui arrosent le bassin du grand fleuve indochinois sont devenues rares, la partie inférieure du fleuve est alimentée par le Grand-Lac, et les eaux descendent ; c'est à peine si elles ont découvert deux décimètres de berge depuis huit jours. Pour atteindre les jonques royales, il faut suivre un pont, long de 250 mètres, formé de planches jetées sur des faisceaux de bambous, et passer près du très haut mât de pavillon du roi, au sommet duquel flotte l'étendard bicolore des Khmèrs et duquel descendent, attachés aux haubans, cent petits étendards triangulaires également bicolores ; il y en a de jaunes et rouges, de rouges et bleus, de verts et jaunes etc. Tout cela est pittoresque et donne à cette fête un caractère difficile à imaginer en Europe.

Quand paraît le roi, — culotté d'un magnifique sampot cambodgien en soie que maintient aux reins une lourde ceinture d'or à la boucle ornée d'une superbe émeraude, vêtu d'un paletot blanc à boutons d'or, les jambes couvertes de bas de soie noire retenus au-dessus des genoux par des jarrettières d'or, chaussé de souliers découverts en cuir mordoré, coiffé d'un képi de général de division et portant aux doigts des bagues ornées de brillants magnifiques, — la musique royale joue l'hymne royal et, quand le Résident supérieur paraît quelques instants après, c'est la *Marseillaise* que répètent les cuivres énormes des musiciens cambodgiens. Tout est en fête, et, sur toute cette joie passent les beaux rayons d'un soleil un peu voilé et la brise très douce et très rafraîchissante qui souffle du nord-est et fait fermer les éventails et les ombrelles.

L'okñà kralàhôm ou chef des transports par eau, auquel les Européens donnent le titre de « ministre de la marine », est à son poste, assis sur une natte, les jambes ramenées tantôt à droite, tantôt à gauche, à la cambodgienne, dans une pirogue à seize pagaies retenue à la main le long d'une corde tendue en avant des jonques royales. Devant lui sont les insignes de sa fonction, la boîte à bétel en or et différents vases et autres petits objets, également en or ou en *toñvã* (alliage d'or et de cuivre).

C'est lui le grand ordonnateur de la fête et c'est à lui que le roi va transmettre ses ordres.

Dans une autre pirogue, un autre mandarin, le *Tép Arĕun* (Deva Arjuna), qui, lui aussi, a ses insignes posés devant lui, se tient à la disposition de l'okñà kralàhôm pour porter ses ordres et en assurer l'exécution. Puis voici les pirogues des hauts dignitaires qui se tiennent un peu au-dessous des jonques royales, et leurs pagayeurs vêtus de blanc et très corrects.

Les pirogues qui doivent prendre part à la course sont massées au-dessous du groupe formé par celles dont je viens de parler et défilent une à une. Elles sont toutes faites d'un seul tronc d'arbre creusé à la hache et ouvert au feu. La poupe et la proue sont hautes sur l'eau et se relèvent gracieusement. En avant se tient le chef des rameurs, le *nak thom*, qui, armé d'une courte rame peinte en rouge et ornée de jolies dorures, tout à l'heure, en descendant, donnera la mesure et décrira des moulinets de victoire en poussant des cris de joie pour encourager les rameurs ou les pagayeurs. A l'arrière, debout, est celui qui gouverne et qui, avec sa longue rame libre de toute attache, maintient ou corrige la direction. Au milieu se trouve le bouffon, celui qui improvise les drôleries; les polissonneries, les vérités quelquefois, qu'il chante en grimaçant de la face, en gesticulant des mains et des hanches, et que les rameurs soutiennent en chantant en refrain : *aya ! aya !* Elles passent, toutes ces pirogues, une à une, à quarante mètres environ des jonques royales, lentement ; les unes montées par des rameurs debout, les autres par des pagayeurs assis, d'autres encore par des rameurs assis à l'avant et debout à l'arrière, quelquefois au nombre de quarante ; et la foule rit des grimaces des bouffons, des poses bizarres qu'ils prennent, des grivoiseries qu'ils jettent à la face du roi, des dames cambogiennes, des Français quelquefois.

Vos femmes sont belles, ô Français, leur teint est blanc, et c'est beau ; mais leur nez est long, et celui de nos femmes, moins belles, est court.

O femmes, vous avez ce qu'il faut ⁽¹⁾ pour la joie de vos époux, ne l'avez-vous pas pour la mienne ?

Il a plu beaucoup cette année, le fleuve a débordé ; il y aura beaucoup de riz et de joie. Toutes les femmes seront grosses du fait de leurs maris ou du fait de leurs amants. Peu importe !

Au temps de Chaufa Bèn on avait dix filles pour une barre d'argent et cinq veuves pour une demi-barre ; maintenant il faut cinq barres pour avoir une fille et les veuves ont autant de prétentions que les filles.

Nous portons des sampots et les Français portent des pantalons comme les Chinois, mais nous portons les cheveux comme les Français et les Françaises les portent comme les Annamites.

Les Cambodgiennes sont amoureuses toute la nuit, les Annamites sont amoureuses toute la journée. On dit que les Françaises ne sont amoureuses que dans la soirée.

O filles, retirez vos sampots, afin que je voie celle d'entre vous qui me plaît le mieux.

Je suis laid, j'ai le pied bot, j'ai avalé mes dents, et les abeilles viennent déposer leur cire à l'angle de mes yeux ; mes cheveux sont crépus et mes narines sont noires et sales comme la bouche des femmes annamites. Cependant il y a cinq belles et jeunes dames qui se disputent mes faveurs.

Les chiens se saluent en se reniflant au....., les Français en se donnant la main, et nous baisons nos épouses en les reniflant au visage ou au sein..... cela dépend de l'heure.

O femme, je ne sais pas ce que j'ai depuis six mois ; ça me fait chaud dans la poitrine quand je vous vois, et je pleure la nuit quand je ne vous vois plus.

O femmes, vous êtes rusées, mais je suis amoureux ; — vous me prendrez tout mon argent, mais je vous prendrai pour épouses et vous ferez cuire le riz de votre mari ; — vous êtes

(1) Il est impossible de traduire exactement ; notre langue ne le permet pas.

rusées, mais vous deviendrez grosses et vous allaiterez mes enfants ; — vous êtes rusées, mais je serai le maître de maison et vous serez mes servantes ; — vous êtes rusées, mais vous m'aimerez et je vous battrai ; — vous êtes rusées, vous êtes très rusées et pour vous venger de moi vous me ferez..... cornette.

Et les pirogues défilent et le roi sourit ; les femmes rient à gorge déployée, et c'est une joie quand l'un des bouffons grimaçants lance une grivoiserie bien tournée.

La dernière pirogue est passée, elle a pris place parmi les autres à mille mètres au-dessus de nous et le signal est donné. Elles partent deux par deux, à intervalle de cinq à six minutes, et les voici toutes en route, luttant de vitesse, fendant les eaux, les soulevant à l'avant, les rejetant en branche d'hélice sur leurs flancs, et la rivière devient houleuse, mamelonnée de vagues, et les deux jonques royales où nous sommes roulent comme en pleine mer. Les hommes rament avec vigueur, les pagayeurs piochent avec violence et les *nak thom*, dont le corps à chaque coup de rame ou de pagaie est rejeté en arrière, battent la mesure avec leurs rames peintes et dorées, poussent des cris d'encouragement, de triomphe, de dépit, et tout cela passe devant nous comme une charge, comme une cohue. Les hommes rouges battent les gongs, et les pirogues, quand elles ont passé le point terminus qu'ils indiquent, décrivent ensemble des courbes très gracieuses et, sans jamais s'aborder, viennent se ranger au-dessous de nous pour recevoir leurs prix et pour repartir avec leurs bouffons qui chantent et qui grimacent, afin de tenter de nouvelles chances et de courir une autre course.

Il y a sept ou huit courses semblables, puis c'est la grande course, celle où toutes les pirogues courent à la fois, après avoir été alignées sur deux ou trois rangs.

II

Pendant qu'on procède à cet alignement, deux bakous ⁽¹⁾ tendent la sainte courroie en travers du fleuve et le *Prohm Āei* (sanskrit *Brahma Jaya*), assis à la cambodgienne dans une pirogue montée par sept rameurs, la main armée d'un sabre neuf, se dispose à couper le *prāḥ prāt*.

Mais revenons en arrière et voyons ce que prescrit le rituel.

Tout d'abord le rituel des bakous dit :

« Les saints *purohitas* sont tenus avant toute chose d'inviter les *Prāḥ pañca kṣatriyas* (les cinq augustes kṣatriyas) à sortir de la retraite (*ceñ prāḥ vossà*). » Ces cinq kṣatriyas, me dit un bakou, sont Nārāyaṇa Īçvara, Gaṇeça, Kaccāyana (le grammairien au gros ventre) et Prakam ou Praḥ Khvam. Ce dernier

(1) Ce mot indique probablement leur origine, * *Pagu* = *Pégu*.

personnage est celui auquel la tradition attribue la fête des eaux et dont Thméñ Ćei fut ministre.

Le rituel continue ainsi : « Le chef du magasin des pierres précieuses et des bijoux (*khlǎñ moni ratana*) remettra et fournira pour les offrandes aux devas : cinq *damlèñ* ⁽¹⁾ d'argent, vingt-cinq bougies *bèh bak* (longues de 10 centimètres et grosses comme le pouce), soixante bougies dites *trèng* ⁽²⁾ et trois paquets de baguettes odoriférantes.

« Le chef du magasin des étoffes (*khlǎñ kòssayaphās*, skr. *kauceya-vastra*) fournira pour le même objet: huit *au* ⁽³⁾ de cotonnade blanche, huit *slà thor* ⁽⁴⁾, huit *slà truòì* ⁽⁵⁾, dix *slà ĉom* ⁽⁶⁾, quatre noix de coco débarrassées de leur bourre, un bol de sésame et un bol de haricots.

« Le chef du magasin des riz et des paddys (*khlǎñ phuĉ sàlĕi*) fournira cinq boules de riz cuit, soixante bougies dites *yich* ⁽⁷⁾, huit plateaux de fruits déposés sur un lit de riz blanc, un plateau de paddy grillé (*lǎĉ*) et un bol de farine de riz. »

Toutes ces offrandes sont déposées dans le Práh Hò ⁽⁸⁾, sur une natte, en présence des statues des cinq personnages susdits, et, après la cérémonie, emportées, utilisées ou consommées par les bakous, car, ici comme partout, le prêtre vit de l'autel. En attendant, elles sont remises dès le matin aux bakous par les magasiniers royaux et présentées aux cinq mahākṣatriyas quelques heures avant la fête des eaux. C'est, me dit-on, une manière de les y convoquer.

Le bakou ou prāhm, aux cheveux noués à l'indienne, en torchon, non au sommet mais derrière la tête, appartient à une famille qui, — en outre des privilèges attachés à sa race de bakou, — a celui de couper la courroie, de porter le titre de *ĉau poñǎ proh m ĉei* et de garder les quatre lances glorieuses (*lompĕñ ĉei*) qui, dit-on, sont aussi anciennes que l'épée sacrée et la lance qui sont conservées au palais du roi dans le Práh Hò. Ces quatre lances, dont n'ont jamais

(1) Unité de poids de 37 gr. 50 environ.

(2) Bougies longues de 20 centimètres et d'un diamètre de 5 millimètres (le diamètre de l'herbe *trèng*).

(3) Mesure de dix coudées, c'est-à-dire de quoi faire un vêtement, *au*.

(4) Petit cube de tronc de bananier supporté par trois baguettes placées en pied de marmite et portant trois rangs de feuilles de bétel.

(5) Petits paquets de feuilles de bétel, de noix d'arec et de bâtonnets odoriférants, dont l'enveloppe est un morceau de feuille de bananier.

(6) Semblables aux *slà thor*, sauf en ce que les feuilles de bétel, au lieu d'être ouvertes, sont roulées.

(7) Bougies longues de 8 centimètres, diamètre de 5 millimètres. Peut-être du pâli *ijjā*, sacrifice.

(8) Le *Práh Hò* est le petit pavillon carré qui se trouve à droite de la maison de fer, et à droite de la porte qui donne sur la rue qui sépare le palais du Vat Práh Kév. C'est là que sont gardés par les bakous le *práh khǎn* ou glaive sacré et la lance du vieillard aux concombres, le fondateur de la dynastie.

parlé les auteurs qui ont écrit sur le Cambodge, sont conservées de père en fils par la famille du *cau poñā prohṃ čei*, dans la province de Baray, au village du Prāsāt (skr. *prāsāda*), c'est-à-dire de la Tour. Ce sont ces quatre lances qui sont portées à l'armée par quatre *prohṃ čei*, qui se tiennent deux à droite et deux à gauche de l'éléphant monté par le roi. Elles ont, croit-on, la puissance de protéger le prince et d'écarter de lui les ennemis qui tentent de l'approcher et les flèches qui lui sont lancées.

Le bakou actuellement en fonctions est, en ce moment et depuis douze ans déjà, un nommé *Kèv* (prononcez *Kéo*). Le rituel cité plus haut dit à son sujet : « Il lui sera remis par les chefs des magasins tout ce qui lui est nécessaire pour le *sèn cōñ prāt* ou « sacrifice des bouts de courroie ». Le chef du magasin des bijoux et des joyaux lui remettra cinq *damlěñ* d'argent ⁽¹⁾, vingt grosses bougies, quarante bougies dites *trèng*, deux paquets de baguettes odoriférantes et une robe brodée de fleurs ⁽²⁾. Le chef du magasin des étoffes devra lui fournir un langouti rouge, long de sept coudées, une ceinture, une enveloppe de boîte à bétel rouge, dix coudées d'étoffe blanche, un *slà cōm*, cinq *slà snà*, quatre plateaux de fruits, deux poulets bouillis, deux services de plats posés sur deux plateaux, deux services de dessert posés sur deux plateaux. Le *cau poñā srěi nokor bal* (skr. *črī nagarabala*), ou gardien du royaume, — qui est une sorte de préfet de police, — devra lui fournir pour cette cérémonie un sabre neuf, et le *cau poñā rāč vara nukōl* lui fournira la courroie. »

Ces divers articles sont pour ses offrandes aux divinités, ses besoins personnels, son vêtement, sa nourriture et son ornement.

Quand l'heure du « sacrifice des bouts de courroie » est arrivée, c'est-à-dire, rituellement, quand la lune commence à roser l'horizon à l'est et que le soleil se couche à l'ouest, le *cau poñā prohṃ čei*, vêtu de rouge et la tête couverte d'un serre-tête ou calotte rouge, fait avancer sa pirogue et en fait maintenir l'avant, où il est assis, à deux mètres de la courroie tendue, et prononce en cambodgien cette formule, la tête levée et les mains jointes :

Om ! Je viens inviter dame *Kaṅkiñ prāḥ Thorni* ⁽³⁾ et dame *Praḥ Koṅkā* ⁽⁴⁾ à venir avec moi, afin d'éloigner en ce moment le malheur de ma tête, de mes épaules, de ma poitrine, des pores de ma peau, de mon estomac, de mon foie, de mes poumons. Je prends la sainte eau (*gaṅgā*) et je la verse afin d'écarter très loin de moi le malheur. O toi, malheur ! je connais ton origine et je sais que tu peux m'atteindre au bout des doigts, aux jambes, aux ongles aussi bien qu'aux muscles des reins et de la chair. Mais je prends l'eau sainte et je la verse et je la jette afin de t'écarter très loin, afin que tu ne sois pas près de moi pour me gêner. — Om ! j'invite le Buddha, le Dharma et le Saṅgha à me protéger en mon œuvre sainte.

(1) Actuellement 12 \$.

(2) Cette robe n'est plus remise aux bakous depuis quarante ans.

(3) Skr. *Dharanī*, la terre personnifiée.

(4) *Gaṅgā* le fleuve personnifié.

Alors il prend de l'eau déjà consacrée par cette formule : « Je vous salue, o Nārāyaṇa, et vous les Bienheureux, venez consacrer cette eau, écartez de nous les dangers et apportez-nous des mérites », et la verse dans le fleuve. Puis il saisit le glaive, fait avancer la pirogue qui le porte, lève son arme et se rejette en arrière pendant que les pagayeurs laissent l'embarcation, emportée par le courant, s'écarter de la courroie. Puis il fait un signe, la pirogue est ramenée près de la courroie, il lève l'arme et de nouveau se rejette en arrière, comme s'il avait peur de la trancher. La pirogue l'y ramène une troisième fois, il lève son arme et tranche d'un seul coup la sainte courroie.

Alors, pendant qu'il prend la fuite, les pirogues alignées, pour lesquelles la section de la courroie a été un signal, s'élancent en avant et filent à toutes rames ou pagaies. Les rameurs raidissent leurs bras, les pagayeurs piochent le fleuve avec des cris de joie et d'enthousiasme, pendant que les conducteurs guident avec une habileté consommée toutes ces embarcations qui glissent les unes près des autres, qui ne doivent pas s'aborder ni du corps, ni des rames, et qui s'aspergent de l'eau qu'elles soulèvent à la poupe et rejettent loin de leurs flancs. Alors, c'est un spectacle merveilleux que ces cent pirogues (elles étaient cinq cents autrefois) qui s'avancent comme une armée à l'assaut, et qui, de loin, donnent, avec leurs joyeux pagayeurs debout, l'idée d'une cavalerie au galop, qui passe en coup de vent, saluée des mille cris de tout un peuple joyeux.

Quelle est la signification de cette partie de la fête des eaux ? Que veut dire cette section de la sainte courroie par un bakou ? Voilà ce qu'il est malaisé de déterminer et de savoir des lettrés cambodgiens.

La tradition européenne, tant au Siam qu'au Cambodge, qui remonte au moins au XVII^e siècle, considère cette cérémonie comme une supercherie destinée à faire croire que les eaux d'inondation, que les eaux du grand fleuve au Cambodge, ne peuvent se retirer ou se renverser qu'avec la permission du roi. On observe avec soin, disent les auteurs qui ont parlé de cette fête, les signes qui annoncent le retrait des eaux ⁽¹⁾ et on célèbre la fête au moment où l'inondation commence à baisser. Le fait que la fête doit être célébrée exactement le jour de la pleine lune d'Āsōĉ suffit à démontrer l'inanité de cette opinion

(1) Et cette erreur de croire que le but de la fête était de maintenir le peuple dans cette croyance que les eaux ne se retireraient pas si le roi ne leur donnait l'ordre de s'écouler, a fait écrire ceci au Père Tachard : « Le roi avait coutume autrefois en cette occasion de faire la cérémonie de couper les eaux, c'est-à-dire de frapper la rivière de son poignard au temps de la plus grande inondation, et de commander aux eaux de se retirer, mais ce prince ayant reconnu depuis plusieurs années que les eaux montaient encore quelquefois malgré l'ordre qu'on leur avait donné de descendre, a abandonné cette ridicule cérémonie, » qui devait avoir lieu en 1685 le 28 octobre. — Voir *Voyage de Siam des pères jésuites*, Amsterdam, 1687, page 221.

L'abbé de Choisy dit aussi : « On dit qu'ils (les astrologues) ne se trompent presque jamais. Il y a pourtant douze ans que le roi ayant marqué un jour pour couper les eaux, il plut et

très simpliste, et le fait qu'on la renouvelle souvent un mois plus tard, — un autre jour de pleine lune, — n'est pas pour la justifier. Il faut donc la rejeter et la mettre au compte des gens qui trouvent plus facile d'expliquer au mieux de leur esprit les choses qu'ils ne comprennent pas que d'en déterminer le sens par une enquête près des habitants et par l'étude des raisons qu'on en donne ou qu'on en peut admettre. Je sais bien que ces raisons sont difficiles à découvrir et qu'ils est probable qu'elle se perdent dans la nuit des temps. Cependant il valait mieux avouer qu'on ne savait quelle raison donner de cette fête que de fournir une explication que la date fixe à laquelle elle est célébrée contredit expressément.

Quoi qu'il en soit, j'ai voulu connaître les raisons qu'on en donnait et j'ai interrogé les gens du peuple et les lettrés. Les premiers prétendent que cette fête a pour but de témoigner aux déesses de la Terre et des Eaux, *nāñ Práh Thorni* et *nāñ Koñkā* notre reconnaissance pour les bienfaits dont elles nous comblent et de leur marquer notre regret de les polluer de nos ordures ⁽¹⁾. Mais cela, me dit un prince, n'est pas l'opinion des lettrés. Ceux-ci prétendent que cette fête des régates, y compris la coupe de la sainte courroie, a pour but, comme la fête du commencement de l'année, *krūt sañkràn*, d'empêcher les génies mauvais de la Terre et des Eaux de dévaster le royaume. Il est difficile de choisir entre ces deux opinions ; elles n'expliquent pas d'ailleurs la section de la courroie. J'avoue cependant que l'opinion populaire me paraît plus séduisante, sinon mieux fondée.

L'examen de la cérémonie peut-il nous en révéler l'origine ?

Le fait qu'elle est présidée par un bakou ou *prāhm* (*brāhmaṇa*), par celui qui est chargé de la garde des quatre lances sacrées, à l'exclusion des religieux du Buddha, semble indiquer que son origine est brahmanique. Le fait que trois des cinq soi-disant *kṣatriyas* évoqués sont Viṣṇu, Çiva, Gaṇeça, et que l'invocation du *prohm çei* s'adresse aux déesses *Dharañi* et *Gaṅgā* confirme cette hypothèse.

L'invocation au *Triratna* et le nom de *Kaccāyana* donné à l'un des cinq *kṣatriyas* sont apparemment des détails de date postérieure, qui ne prouvent rien contre l'origine brahmanique d'une cérémonie qui ne contient aucun trait

tous les beaux balons (pirogues) furent gâtés. Les astrologues furent chassés et depuis on n'a pas fait la cérémonie..... Le roi allait commander aux eaux de se retirer de dessus les terres ; et les talapoins ne l'y faisaient aller que quand ils voyaient que les eaux allaient se retirer, ce qu'ils connaissaient à une certaine marque ». (*Journal de voyage de Siam*. Trévoux, 1712, page 242.)

(1) Monseigneur Pallegoix a recueilli cette opinion au Siam : c'est la fête des « offrandes expiatoires à l'ange du fleuve pour lui demander pardon de s'être lavé ou d'avoir fait ou jeté des ordures dans ses eaux » ; mais au lieu d'appliquer cette opinion à la coupe de la courroie, il l'attribue au *loi pratip* et écrit : « Ces offrandes consistent en petits radeaux de bananier garnis de cierges allumés, et ornés de fleurs et de petits étendards ; on les fait flotter la nuit et ils vont se perdre dans la mer ». Voir *Description du royaume Thaï ou Siam*, 1, 251.

essentiel de caractère buddhique et à laquelle les moines ne prennent aucune part rituelle.

Cette partie de la fête que je vais décrire, et qui suit la coupe de la courroie, ne va pas contredire cette opinion.

III

Quand la dernière pirogue est passée, alors que les acclamations du peuple cessent et que la lune commence à quitter l'horizon, les bakous, vêtus de leur costume de cérémonie, longue blouse en mousseline lamée d'or, s'approchent de la jonque royale et présentent au roi le *tīk sǎn* (1), c'est-à-dire l'eau de la conque marine, qu'ils ont puisée au fleuve et consacrée par la formule que j'ai dite plus haut trois jours avant la fête, et parfumée avec de la fumée de cire d'abeille brûlée et d'autres parfums plus efficaces. Le roi prend la conque marine de la main gauche et, devant le peuple, devant tous les dignitaires de son palais, devant tous les princes et toutes les princesses, après avoir regardé la lune qui monte dans le ciel, verse quelques gouttes d'eau consacrée dans sa main droite et s'en lave la figure et les cheveux ; il recommence deux fois cette opération, pour Brahmā, pour Nārāyaṇa, pour Īvara, disent les bakous ; pour le Buddha, pour le Dharma, pour le Saṅgha, disent les religieux bouddhistes (2), et le peuple acclame son prince, et se prosterne pour adorer.

Voilà la cérémonie antique de l'ondoiement, la cérémonie telle qu'elle se pratiquait encore sous l'ancien roi, à Kompong-Luong, à quelques kilomètres d'Oudong, la vieille capitale, grandiose, populaire, solennelle et très exactement rituelle. Elle n'est plus cela aujourd'hui, elle n'est plus aussi majestueuse ; le roi se présente moins solennellement au peuple et agit moins pour lui et devant lui ; mais tout se fait encore, plus discrètement, loin du peuple, afin d'être plus loin des Européens moqueurs ; et de cet abandon des anciennes coutumes, le peuple khmèr gémit et s'attriste.

Peut-être avons-nous tort de ne pas faire tout ce qui dépend de nous pour conserver ces cérémonies, qui sont des fêtes nationales pour le peuple khmèr et des motifs de joie.

IV

Quand le roi s'est ainsi lavé la face et la tête, quand il s'est, par l'eau du fleuve national, parfumée et consacrée, purifié en présence de son peuple, il

(1) Cette cérémonie n'a plus lieu depuis un certain nombre d'années. Je la rapporte cependant parce qu'elle faisait partie de la fête et pour en garder le souvenir.

(2) Cette cérémonie du lavage de la face et de la tête du prince a lieu aussi le jour du couronnement, pendant les éclipses de soleil et de lune, à l'occasion du premier jour de la nouvelle année, etc.

s'assied, et les feux flottants (*loi pratip*) commencent à défiler. Ce sont des pirogues sur lesquelles on a chargé des représentations d'animaux de toutes sortes et de grandeur nature, en papier maintenu par une armature de lamelles de bambou, vraies lanternes vénitiennes, éclairées à l'intérieur par des bougies. Elles passent, et tout autour d'elles, autrefois, — il y a quelques années à peine, — le peuple lançait par milliers d'autres petites embarcations en feuilles ou en tronc de bananier, les *loi kântôn*, chargées de riz, de gâteaux, de vivres choisis, et éclairées par des bougies et des baguettes odoriférantes qui brûlent sans flamme. Et le roi, la famille royale, les dignitaires grands et petits, comme disent les Cambodgiens, les gens du peuple, s'adressant aux esprits des aïeux venus à la fête, joignaient les mains et leur disaient : « Allez aux pays, aux champs que vous habitez ; allez aux montagnes, aux pierres, aux arbres qui vous servent de résidence ; allez ! retournez ! Au mois, à la saison, au temps, à l'époque ultérieure, vos fils et vos petits enfants penseront à vous ; alors vous reviendrez, vous reviendrez, vous reviendrez ! »

Et le courant emporte loin de la ville les *loi pratip* du roi et les *loi kântôn* du peuple. Ce sont les âmes des ancêtres du peuple cambodgien qui, munies de vivres, avec des torches pour éclairer leur route, retournent aux pays mystérieux où elles attendent, soit dans le bonheur, soit dans la détresse, mais toujours dans l'espérance, le jour de leur réincarnation.

Cette partie de la fête est-elle d'origine buddhique ou brahmanique ? Je n'y vois rien de buddhique et elle est très ancienne ; les religieux du Buddha n'y prennent aucune part en tant que religieux.

V

Pendant ce temps, les bakous détachent les deux tronçons (*čôn*) de la sainte courroie (*práh prăt*), en font un paquet qu'ils enveloppent dans un morceau de cotonnade blanche toute neuve qui leur a été donnée le matin, et l'emportent dans la province de Pohnéa-lur, à phum Péak-Prat, ou « village de la courroie suspendue ». Là, elle est suspendue aux branches d'un arbre qui abrite un petit autel voué au génie de l'endroit, le Nak Ta Dañkôm ⁽¹⁾. Je n'ai pu savoir pourquoi la sainte courroie est déposée en cet endroit, mais on m'a affirmé, et je le crois, que ce lieu a été choisi lors de la création d'Oudong, après la prise et la destruction de Lovêk par les Siamois, en 1583. Avant cette date, le dépôt des bouts de la sainte courroie avait lieu près de Lovêk, à un village qui portait le même nom que celui qui le reçoit aujourd'hui : phum Péak-Prat. Antérieurement à la fondation de Lovêk, le dépôt aurait eu lieu aux environs de la grande capitale d'Entipath qu'on nomme aujourd'hui Angkor-Thom.

(1) Dañkôm est le nom du canton et de la rivière qui arrose ce canton.